



Médaille commémorative Française de la Grande Guerre



Médaille de la Victoire

Le soldat : Incorporé en décembre 1914 au 14^e régiment d'infanterie, passé au 13^e régiment de Dragons le 16 janvier 1915, MPLF le 27 octobre 1915 dans l'ambulance, des suites d'intoxication par gaz asphyxiants ennemis.

Sa famille : Né à Luzech, à Camy, le 5 mai 1895, fils de Joseph Miran propriétaire, et de Léonise Boutarel, il était domicilié à Camy. Il avait les cheveux châtain moyen, les yeux châtain clair, le visage ovale et le teint coloré, et il mesurait 1m 65. Il était célibataire.

Le 27 octobre 1915 au 13^e Régt de Dragons... Dans la nuit du 26 au 27 les éléments aux tranchées sont avertis que l'ennemi va faire usage de gaz asphyxiants. Toutes les mesures de protections sont données, masques et tampons.

Le renseignement ne se confirme pas, ce n'est que dans la matinée qu'une nappe de gaz arrive, de nombreux officiers et hommes de troupe sont intoxiqués, de nombreux cas d'asphyxie complète se produisent, on a à déplorer des morts et des évacuations en grande quantité.

Extrait de l'historique du 14^e R.I.
Imprimerie et librairie Privat
Toulouse – 1920
Numérisation P. Chagnoux

14^e REGIMENT D'INFANTERIE

HISTORIQUE

1914-1918

1914

Le 14^e Régiment d'infanterie est au camp de Caylus en pleine période d'instruction au moment où, fin juillet 1914, commencent à circuler les premiers bruits de guerre.

Mais déjà nous avons été alerté si souvent, l'Allemagne nous a tant de fois provoqués depuis 1870, que personne ne croit au danger proche.

Et l'entraînement continue avec calme, sans énervement. Du moins, si cette fois-ci est la bonne, le Régiment sera prêt !

Il l'est et le prouve bien au cours de ces trois étapes si dures de trente-cinq à quarante kilomètres chacune qu'il fait pour regagner Toulouse, les menaces de l'Allemagne devenant plus sérieuses.

Et puis, c'est l'attente anxieuse, les journées démobilisation si pleines d'une émotion intense, l'arrivée des réservistes qu'accompagnent la mère, la sœur ou la femme vaillantes, c'est la guerre enfin !

Le 14^e Régiment d'infanterie, sous les ordres du Colonel SAVATIER, quitte Toulouse le 6 août 1914, pour être transporté par voie ferrée sur la base de concentration.

Le général ALBY qui commande la division tient à réunir les officiers au moment du départ pour les féliciter du tour de force de cette mobilisation qui s'est admirablement faite, leur rappeler qu'au siècle dernier les soldats de NAPOLÉON ont foulé pendant plus de quinze ans le sol germain, nous léguant une tradition de gloire, leur dire, enfin, tous les espoirs que nous devons avoir en la revanche.

Le régiment débarque le 8 août à Valmy. Valmy !

Un ciel gris et bas, une petite gare, quelques maisons de triste apparence, des chemins boueux, des champs pauvres, mais là-bas, à quelques centaines de mètres sur le plateau célèbre, KELLERMANN se dresse superbe d'enthousiasme et semble mener encore ses soldats à la victoire.

Officiers et soldats ont compris : les premiers, l'exemple qu'ils se doivent de donner à leurs hommes ; les soldats, qu'ils feront entièrement confiance à leurs chefs ; tous, qu'ils se donneront sans marchander.

Ce jour-là, 8 août, le régiment cantonne à Courtemont.

Les journées qui suivent vont être employées à la concentration du 17^e Corps d'armée dans la région d'Apremont et le 13, la marche reprend vers le Nord avec cantonnements successifs à Landres, Nouart, Beauclair.

Nous traversons la Meuse à Souilly, le 16 août, pour cantonner le soir à Vaux, où nous resterons jusqu'au 21.

La frontière belge est là à quelques kilomètres et les hommes ont hâte de la franchir : il semble à tous que chaque jour de repos est perdu pour la poussée que l'on souhaite tant, dont on rêve.

A minuit et demi, le 21 août, le 14^e est alerté, reprend la marche pour passer la frontière vers 13 heures.

Chacun cueille une petite et délicate fleur de France.

Hélas, c'était si tôt que nous devons prendre le chemin de la retraite !...

Sous une pluie furieuse de rage, le régiment arrive à Lambermont, petit village belge, où il cantonne pour en repartir le 22 août par alerte à 2 h.30, former l'avant-garde de la 67^e Brigade et se porter sur Jehonville.

BELGIQUE ET LA RETRAITE

22 août !

L'ennemi est proche : on le signale dans les bois N. de Jehonville. C'est la bataille enfin, notre baptême du feu !

A 14 heures, la 1^{re} compagnie (capitaine RAFFY) et la section de mitrailleuse du lieutenant DUBUC débouchent de la lisière nord des bois, qu'elle trouve inoccupée, se portent sur la crête 453 (un kilomètre sud d'Anloy) où elles surprennent en formation de marche un bataillon allemand.

Le combat s'engage et l'ennemi subit tout d'abord de grosses pertes, mais renforcé, il occupe aussitôt la lisière sud du village solidement fortifiée par des tranchées couvertes et protégées d'un réseau de fil de fer de trente à quarante mètres de profondeur.

Le feu soigneusement repéré à l'avance, d'un ennemi invisible, nous cause des pertes sérieuses.

D'ailleurs l'artillerie allemande a pris position à très courte distance et nous recevons vers 15 h.20 les premiers obus de la journée.

Successivement chez nous vont se fondre les 1^{er} et 2^e bataillons avec leurs sections de mitrailleuses.

La 9^e compagnie (capitaine LAUZERTE) et un peloton de la 10^e compagnie (capitaine BAUGER) non soutenus par notre artillerie qui n'a pu prendre position : hachés par le tir excessivement meurtrier d'un ennemi qui déjà se terre, nos fantassins, admirables d'élan et brillamment entraînés par leurs chefs héroïques, n'en tentent pas moins crânement, follement, plusieurs assauts qui tous restent sans résultat.

A notre droite, à notre gauche, les attaques ont également échoué. Et vers 16 h.20 le mouvement de repli commence.

Il nous faut abandonner un champ de bataille d'où l'ennemi n'a pas pu nous chasser et qu'il ne s'aventure à parcourir qu'à la nuit.

L'ordre de retraite parvient au colonel SAVATIER.

C'est la marche vers l'arrière qui commence, triste au possible.

Pendant des heures, dans cette nuit affreuse, nous marchons toujours, tandis que les routes sont encombrées d'artillerie, de convois se retirant aussi, et nous arrivons le lendemain vers 15 h.30 à Sachy.

Les troupes sont exténuées.

Elles viennent de parcourir plus de 70 kilomètres dans l'espace de trente-huit heures et ont pris part à un combat qui a duré six heures.

Néanmoins, elles ne sont nullement démoralisées et l'installation au cantonnement se fait dans le plus grand ordre.

Mais alors que nous n'avons pas été battus le 22 août, alors que la plupart d'entre nous n'ont pas vu cet ennemi caché dans son trou d'où il nous mitraillait, nous qui nous battions au grand jour, à la française, alors que nous voulons venger ceux de nos camarades qui ont trouvé une mort glorieuse devant Anloy, la rage au cœur, sans comprendre, il nous faut continuer la retraite.

Le 26 août, l'ennemi passe la Meuse, à notre suite, près de Rouffy. Dans la nuit, le dispositif est pris pour le forcer au repli.

Dès 8 heures, le 27 août, le colonel SAVATIER donne l'ordre d'attaquer sur Telonne. La progression se fait lentement en raison d'un tir très meurtrier de mitrailleuses.

Néanmoins Telonne est pris vers 11 h.10, et nos tirailleurs continuent leur progression atteignant la crête au nord. Mais très éprouvées par un feu continu et efficace de l'ennemi, les troupes épuisées par les fatigues des journées précédentes ne semblent pas capables d'un nouvel effort.

A ce moment, quelques obus lancés par une batterie lourde viennent éclater dans leurs rangs. Ils y produisent un remous qui se traduit bientôt par un mouvement de recul.

Le colonel SAVATIER comprenant le danger fait porter son drapeau sur la ligne.

Le lieutenant porte-drapeau PETIT le déploie, et, malgré les projectiles qui ne cessent de pleuvoir, il le promène à bout de bras sur la crête.

Ce spectacle reconforte les hommes, et aux cris de: « En avant ! » ils viennent reprendre leur place sur la ligne de feu.

Et malgré nos pertes énormes, le mouvement en avant va reprendre, déclenché par le vaillant et calme capitaine PANOUZE qui, suivi de quelques hommes, se précipite sur les tranchées allemandes et les enlève.

Mais le feu de l'artillerie et de l'infanterie allemande creuse dans nos rangs des vides profonds. Une fois encore, il faudra lâcher le terrain et reculer.

Les troupes se retirent dans les directions d'Angecourt pour recommencer à se battre le lendemain 28 devant Haraucourt.

La pression de l'infanterie ennemie est plus violente encore que la veille, le feu de son artillerie plus meurtrier.

Le combat tourne à notre désavantage, le 14^e se replie tout en luttant.

MARNE

Le régiment qui au cours de ces deux journées de durs combats a maintenu l'ennemi, prenant ainsi une part glorieuse à la victoire de la IV^e Armée, qui parfois l'a contraint à reculer, ne reculant lui-même que sous la poussée de forces supérieures et pour ne lâcher que quelques pieds de terrain, va suivre maintenant le mouvement de retraite générale ordonnée, par La Besace, Attigny, Saint-Hilaire-au-Temple, Dosnon, pour refaire face au Nord le 6, se porter jusqu'à la ferme de la Certine, où il va participer à la victoire de la Marne.

Pendant quatre jours, les débris du 14 vont résister là, sur le champ de bataille de la Certine, à la poussée sans cesse plus violente d'un ennemi qui veut à tout prix forcer nos lignes.

L'ordre du jour du général JOFFRE ne vient-il pas d'être lu, redonnant aux troupes, qui ne se sentent pas battues, l'espoir de la victoire ?...

Le moment n'est plus de regarder en arrière !...

La lutte est chaque jour plus chaude, l'infanterie allemande plus entreprenante, l'artillerie plus active.

Les deux lignes sont distantes de 600 mètres à peine.

Les attaques dessinées de part et d'autre sont impitoyablement fauchées.

L'une des nôtres menée le 7 septembre par la 12^e compagnie ne réussit, pas plus que les précédentes, à atteindre son objectif, malgré la crânerie des chefs, l'ardeur des soldats.

Les hommes voyant l'impossibilité d'obtenir le résultat cherché viennent reprendre leur place sur la ligne de feu et continuent la lutte à outrance.

Ils tiendront coûte que coûte, comme l'ordre leur en a été donné par le lieutenant-colonel REYNES, qui a pris le commandement du régiment en remplacement du colonel SAVATIER appelé au commandement d'une brigade.

Enfin, vers 16 heures, le 10 septembre, l'ennemi se décroche, bat en retraite. C'est la victoire ; la France éternelle est sauvée!

Et nos troupiers qui luttent et marchent sans cesse depuis quinze jours, qui ne dorment plus, n'ont plus rien à manger depuis longtemps, vont entamer aussitôt d'un cœur vaillant et gai, pleins d'espoirs, cette poursuite qui nous venge.

Enfin, c'est l'Allemand qui fuit !...

Le régiment commence aussitôt sa marche en avant, par Vitry-la-Ville, Poix, Saint-Rémy, pour arriver devant Perthes-les-Hurlus attaqué le 15 septembre.

Mais cette attaque, contrariée par un tir violent d'artillerie lourde, progresse très péniblement, puis elle est finalement enrayée.

Au cours de l'action, le lieutenant-colonel REYNES, blessé, passe le commandement du régiment au commandant BASTIEN. Le 16, l'attaque de Perthes est reprise ; le 14^e, non secondé, est salué au débouché nord des bois des Hurlus par une violente canonnade qui enraye son mouvement et lui fait subir de grosses pertes.

Après avoir un instant occupé le village par ses éléments avancés, il est obligé de l'évacuer. Les avant-postes de combat sont établis sur tout le front et les journées suivantes sont employées, chez l'Allemand comme chez nous, à des travaux de fortifications.

Le 26 septembre, au point du jour, l'ennemi pourtant déclenche une attaque générale préparée et soutenue par une action d'artillerie des plus violentes.

Les régiments qui défendaient les premières lignes refluent, surpris par la soudaineté et l'impétuosité de l'assaut, et les Allemands arrivent déjà en hurlant sur la gauche du 14^e, réserve de division.

Mais ils sont arrêtés là par des feux d'écharpe d'artillerie ; les feux croisés de nos mitrailleuses et nos contre-attaques brillamment menées rétablissent la situation.

Au soir, le 14 a réoccupé partout les anciennes positions. La 10^e compagnie que commande le lieutenant ALLAIRE s'est tout particulièrement bien conduite au cours de cette journée si rude, où l'Allemand a vu une fois de plus s'effondrer ses grands espoirs.

Elle reçoit une élogieuse citation à l'ordre du corps d'armée :

« Au combat du 26 septembre a attaqué, avec la plus belle énergie, des tranchées allemandes occupées par des forces supérieures, a délogé l'ennemi et s'est maintenue solidement sur la position qu'elle avait conquise. »

CHAMPAGNE

Mais de part et d'autre, les troupes sont extrêmement fatiguées.

Nos reconnaissances se heurtent désormais à un ennemi vigilant et qui se fortifie ; chez nous aussi, on aménage les tranchées.

C'est la guerre de position qui commence avec ses longues nuits de veille, par le froid, dans la boue, les relèves fatigantes, les journées monotones passées dans l'inaction, d'autres où il faut se battre rageusement, sans trêve, à la grenade, à la baïonnette pour gagner quelques mètres de boyaux.

Pendant les mois d'octobre et de novembre, aucun fait saillant ne se produit.

Le régiment, dont le lieutenant-colonel de RIENCOURT a pris le commandement le 15 novembre, se réorganise et, malgré les fatigues résultant de la température, travaille sans relâche, prépare l'approche, marche à la sape et à la mine, se recueille pour les assauts qui, à partir de décembre, vont se répéter presque journalièrement pour la possession de la côte 200 ! La fameuse côte 200 : un enchevêtrement de tranchées que la pluie et la neige transforment en cloaques, un fouillis inextricable de défenses accessoires.

Les Allemands qui la baptiseront la Chaudière des Sorciers vont la défendre avec une opiniâtreté remarquable et nous y opposeront leurs meilleures troupes.

8 décembre, d'abord, où le bataillon RODES (3^e bataillon) se heurte à des abatis, à des réseaux non entamés, à des tranchées qu'il n'a pu atteindre.

Toutes les tentatives faites pendant la journée, renouvelées sans cesse à la faveur de la nuit, se heurtent aux mêmes obstacles, aux mêmes tirs ajustés et nourris, à la même résistance énergétique et restent sans succès.

20 décembre, le 2 bataillon (bataillon MARTELLY) renouvelle une attaque qui ne progresse pas davantage que la précédente, malgré l'héroïsme des soldats qu'entraînent les vaillants capitaine CHAZEAUD et les lieutenants DIGOY et PRIVAT.

Le 21 décembre, c'est le 1 bataillon (capitaine DAUMAS) qui prend l'opération à son compte et se fait hacher dans les tranchées du Pan-Coupé par le tir de l'artillerie lourde allemande et des minenwerfers extrêmement puissants.

Mais ce même bataillon, mis le lendemain 22 à la disposition du 83^e connaît enfin le succès. Bien que soumises à un tir précis et meurtrier de l'artillerie ennemie, au signal donné (16 heures), les 2^e et 3^e compagnies en première ligne se lancent à l'assaut.

Après une lutte désespérée de l'ennemi, nos fantassins prennent 180 mètres de tranchées, 2 mitrailleuses, 1 projecteur, 8 caisses de dynamite, de nombreuses caisses de munitions et un poste téléphonique.

Ils ont fait 2 officiers et 16 soldats prisonniers au cours de cette brillante opération où se distinguèrent particulièrement le sergent DUPUY et le soldat MACARY de la 3^e compagnie.

1915

Quelques jours à peine de répit et dans la nuit du 7 au 8 janvier, le 83^e, attaqué par surprise, perd la tranchée « du Saillant 200 ». Épuisé, il ne peut la reprendre.

Le bataillon RODES qui vient de quitter le secteur depuis quelques heures à peine, est alerté et remonte en ligne.

Les 10^e et 12^e compagnies ont rapidement pris leur dispositif d'attaque et, après une courte préparation d'artillerie, sortent au pas de charge pour rétablir quelques instants après la situation.

Une fois de plus, la vaillante compagnie ALLAIRE vient de se distinguer.

C'est aux accents de *la Marseillaise* qu'elle a abordé l'ennemi, l'a bousculé et s'est étalé sur plus de 500 mètres de tranchée.

Quelques jours après cet héroïque engagement, le lieutenant ALLAIRE, qui depuis le début de la campagne est pour ses hommes un constant exemple d'entrain, de cranerie, de sang-froid, est fait chevalier de la Légion d'honneur avec l'élogieux motif suivant :

« A fait preuve des plus brillantes qualités militaires en entraînant le 8 janvier sa compagnie entière à l'assaut d'une tranchée ennemie au chant de la Marseillaise et s'en est emparé. L'attaque vigoureuse de sa compagnie ayant entraîné l'évacuation des tranchées ennemies placées à la droite de son objectif, a fait preuve de beaucoup d'initiative en prenant spontanément toutes dispositions utiles pour assurer la possession de ces tranchées en attendant l'arrivée des renforts. »

L'effort n'est pas interrompu ; de petites opérations vont se répéter sans interruption jusqu'au 16 février, date à laquelle la IV^e Armée déclenche une attaque générale.

Le soldat MIRAN Irénée Elie Joseph est affecté au 13^e régiment de dragons le 16 janvier 1915

Ancestramil

Extrait de l'historique du 13^e Dragons

Source : [🔗](#)

Domaine public – transcription intégrale

P. Chagnoux 2014

HISTORIQUE DU 13^e DRAGONS

Le 13^e Régiment de Dragons faisant partie de la 7^e division de cavalerie est parti de Melun le 1^{er} août 1914.

Il débarquait bientôt dans la région de Commercy, aux environs de Sorcy-Void, et s'établissait en couverture au pied des Hauts-de-Meuse, face à la Woëvre. Là, la division fut rattachée à la 3^e armée, commandée alors par le général RUFFEY.

Vers le 20 août, au moment où les troupes françaises ont pris l'offensive dans la direction de Longuyon, le régiment a commencé les opérations actives et a reçu le baptême du feu.

La 7^e D. C. dont faisait partie le 13^e Dragons, était placé en couverture sur le flanc droit de la 3^e armée. Son action vigoureuse refoula à Malavillers les éléments de cavalerie ennemie qui devançaient la contre-offensive allemande.

Quelques reconnaissances hardies pénétrèrent même dans Audun-le-Roman. D'autres comme celle de l'adjudant BOUVIER pénétrèrent le 21 août fort avant dans les lignes allemandes à l'ouest de cette localité.

Après avoir reconnu une division de cavalerie ennemie et envoyé un premier renseignement par un cavalier, ce sous-officier resta toute la journée, la nuit et une partie du lendemain, dans les lignes ennemies. Il ne parvint à rejoindre son corps qu'en les franchissant à nouveau.

Le 22 août, des forces importantes débouchant de Thionville obligèrent la D. C. à se replier.

A partir de ce moment, le régiment a subi le sort de l'armée battant en retraite à travers les Hauts-de-Meuse et l'Argonne jusque dans la région de Revigny.

En couverture de l'armée, le 13^e Dragons disputa pied à pied le terrain à l'ennemi. Dans la retraite ses reconnaissances hardies tinrent souvent celui-ci en respect.

C'est dans une de ces dernières que, le 25 août à l'entrée de Conflans, le lieutenant HENNOCQUE tomba à la tête de quatre cavaliers. Rencontrant une forte patrouille ennemie dans les rues d'un village, il les chargea et les débanda.

Le contre-coup de la bataille de la Marne se fit sentir sur l'aile droite de l'armée française, par suite du repli des Allemands et c'est ainsi que la division passant par Verdun, alla occuper Étain, pendant la journée du 17 août.

Cette poursuite décuple l'ardeur des dragons. Elle se caractérise par la réponse du cavalier GAUDOUX qui, bien que blessé le 12 septembre, accomplissant sa mission jusqu'au bout, répondit à ceux qui lui conseillaient de se retirer « *Je suis blessé, mais je chargerai quand même* ».

Durant la course à la mer, le régiment ne reste pas inactif; il prit d'abord part à une série d'engagements à La Morville, Spada et Saint-Mihiel. Puis le 1^{er} octobre transporté dans le nord, le 13^e Dragons descendait dans la bataille, la carabine au poing et prenait les tranchées dans la région

Armentières - Lille. C'est au cours de ces rudes journées marquant les efforts de l'armée ennemie pour rompre notre front, que le colonel De LA TOUR, commandant le régiment, fut tué à La Couture, le 11 octobre. A ses côtés, furent blessés le général CHABAUD et le capitaine De GIRVAL.

Le régiment monta ensuite en Belgique et prit part à tous les combats qui ont précédé la bataille de l'Yser, dans la région Langemarck - Houtulst. Puis, vers la fin du mois d'octobre, n'ayant plus que des effectifs très réduits, il fut envoyé dans la région d'Aire-sur-la-Lys, pendant trois semaines, pour se reconstituer. De là, retournant en Belgique, il participa au service des tranchées avec les fusiliers marins, dans la région de Streenstraate, Nordchoote pendant tout le mois de décembre.

Le 13^e Dragons resta un moment dans les Flandres, puis il fut appelé en Artois, pendant le commencement de l'année 1915, prenant les tranchées dans le secteur de Rivière, au sud d'Arras.

Le soldat MIRAN Irénée Elie Joseph est affecté au 13^e régiment de dragons le 16 janvier 1915.

Durant les offensives d'Artois, du mois de mai et juin 1915, le régiment regroupé, était désigné comme troupe d'exploitation. A ce titre, il monta en réserve près d'Arras ; mais il n'eut pas à être engagé.

Comme les autres régiments de la division, il fournit depuis janvier 1915, un escadron à pied, véritable compagnie d'infanterie, au groupe léger, commandé par le commandant De GAIL, qui tint successivement les lignes devant Ransart-la-Bassée, Neuville-Saint-Vaast et Lens.

Lors de l'offensive du 25 septembre 1915, le groupe léger attaqua au nord de Souain ; l'escadron à pied du 13^e Dragons contribua le 28 septembre devant la tranchée des Tentes à repousser une contre-attaque allemande et à rétablir la ligne ébranlée.

Le 27 octobre 1915, devant le secteur des Marquises, en avant de la montagne de Reims, les Allemands déclenchèrent une violente attaque par les gaz.

C'est dans cette journée que le cavalier de 2^e classe MIRAN Irénée Elie Joseph est « Mort pour la France » après avoir été victime des gaz asphyxiants.

Gaz asphyxiants

Elle se brisa devant les feux du secteur tenu par le 13^e Dragons qui perdit là 2 officiers et 35 hommes.

En juillet 1916, le régiment fut transporté dans le nord, pour la bataille de la Somme, puis il revint, au mois de décembre 1916, pour assurer la défense de la tête de pont de Soissons. Au printemps de 1917, le 13^e Dragons fut regroupé prêt à exploiter le succès.

Après l'offensive, il revint en Champagne, assurer la défense de Sillery. La 7^e division ayant été dissoute, vers la fin de juin 1917, le régiment fut affecté au 2^e corps d'armée coloniale. Il rejoignit ce corps dans les Vosges et après avoir participé à la défense du secteur de Badonviller, il alla coopérer avec lui à la défense de Verdun, au mois d'octobre 1917, secteur du Bois-le-Chaumes.

A partir du 15 octobre 1917, les différents escadrons du régiment ont opéré dans des secteurs divers. Le 1^{er} escadron participa, avec la 10^e division d'infanterie coloniale aux combats de la région de Château-Thierry.

Le 28 mai devant Château-Thierry une reconnaissance brillamment menée par le maréchal-des-logis JOUBERT est félicitée par le général MARCHAND pour les renseignements précis apportés par ce sous-officier dans des circonstances particulièrement périlleuses.

Le 4^e escadron (capitaine AVENEL) prend part avec la 15^e division coloniale aux combats de l'Avre, secteur de Moreuil, pendant les offensives de juillet et août 1918. Le régiment assiste à la prise des Épargés et à la poursuite de l'ennemi, le 13 septembre 1918. Les deux autres escadrons du régiment prirent part, à la même époque, à la prise de Saint-Mihiel avec l'armée américaine.

Un brillant fait d'armes termine la campagne du régiment. Le 13 septembre, le 13^e Dragons exploite la brillante victoire de la prise de la Hernie de Saint-Mihiel.

Un peloton du 4^e escadron commandé par le lieutenant BIANCHI est lancé à la poursuite de l'ennemi. Cet officier divise sa troupe en trois patrouilles. Arrivée devant Saint-Hilaire, la patrouille du centre est reçue à coups de fusils. Cependant qu'ayant mis pied à terre, elle dirigeait ses feux sur le village, les deux autres patrouilles manœuvraient sur les flancs de la localité. Voulant éviter l'encerclement l'ennemi évacue Saint-Hilaire et se retire sur Mardreville laissant cinq prisonniers aux mains du peloton. Passant le Longaux et déployé en fourrageurs, le peloton se lance alors à la poursuite de l'ennemi. Mais celui-ci a bloqué ses mitrailleuses sur le débouché du pont. Accueilli à sa sortie par un feu nourri, le lieutenant BIANCHI et plusieurs hommes roulent à terre, leurs chevaux criblés.

Un officier repasse le Longaux à la nage avec quelques cavaliers cependant que le reste du peloton se reformait et se barricadait à Saint-Hilaire.

Durant la nuit, un cycliste allemand ayant essayé de s'infiltrer dans les lignes françaises est fait prisonnier par le cavalier MAROTTE en vedette à l'entrée du pont. Puis profitant de l'obscurité, quelques cavaliers passent le pont et ramènent le maréchal-des-logis DROZ étourdi par sa chute et un cheval blessé.

Au moment de l'armistice, trois escadrons, se trouvaient dans la région de Saint-Mihiel, et un escadron dans la région de Verdun, au bois de Forges.

Depuis cette époque, le régiment a participé à l'occupation de la rive gauche et des têtes de ponts du Rhin, dans la région comprise entre Mayence et Coblenz. Après la dissolution du 2^e corps colonial, effectuée au printemps dernier, le régiment a été rattaché au 9^e corps d'armée.

Après la mort du colonel De LA TOUR, le Régiment fut commandé par le colonel LAROCQUE (jusqu'à l'armistice) les lieutenants colonels VUILLIERS, BOUCHEZ et enfin par le colonel De GAIL.

Légionnaires du régiment.

Le 15 avril 1915, M. le lieutenant PRÉVOST de SAINT-CYR, Pierre-Raoul-Aimé-Marie, est nommé Chevalier de la Légion d'honneur avec la citation suivante :

Ordre n° 793, Division.

« Officier d'une bravoure à toute épreuve. Le 10 octobre 1914, détaché en flanc-garde de la « brigade, engagé dans un combat à pied, à 100 mètres de l'ennemi, ne s'est retiré que pied à pied « devant des forces supérieures qui menaçaient de l'envelopper et a permis ainsi l'écoulement de « la brigade. Grièvement blessé a ramené son peloton sur un dernier point d'appui où il a perdu « connaissance après avoir remis le soin de sa mission à l'officier commandant un peloton qui « venait à son secours. »

Le 25 octobre 1918, M. le lieutenant à T. T. BIANCHI Sylvain, est nommé Chevalier de la Légion d'honneur avec la citation suivante :

Ordre n° 10.384, Division.

« A la tête d'une reconnaissance chargée de reprendre le contact de l'ennemi, a attaqué un « village où l'adversaire s'était retranché. A mis cet ennemi en fuite, lui faisant 3 prisonniers. A « entraîné son peloton à la charge contre une arrière-garde sous un feu violent de mitrailleuses. « Son cheval ayant été tué, a rejoint son peloton en traversant une rivière à la nage et en « ramenant avec lui un de ses hommes blessé. Médaille militaire pour faits de guerre. Une « blessure. Trois citations. »

Médailles militaires.

Le 16 novembre 1916, le cavalier HOFFLEIGER Joseph-Eugène-Émile, du 4^e escadron du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 4073, Division.

« A toujours fait preuve d'énergie et de bravoure. Blessé très grièvement le 22 février 1915, au « cours d'une patrouille. Impotence fonctionnelle de la main gauche. »

Le 26 juillet 1917, le cavalier de réserve BOUCHET Aubin-Antonin, du 1^{er} escadron du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 5354, Division.

« Excellent cavalier, ayant donné toujours, en toutes circonstances des preuves d'énergie et de « bravoure. Très grièvement blessé, le 8 juin 1917, en faisant vaillamment son devoir. »

Le 18 septembre 1917, le cavalier de 1^{re} classe de réserve SAFFROY Germain-Maurice, matricule 02157, du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 5654, Division.

« Excellent cavalier. A pris part à toutes les opérations du régiment depuis le début de la « campagne et s'y est toujours fait remarquer par sa bravoure et son entrain. Blessé très « grièvement le 20 août 1917 en faisant très courageusement son devoir. »

Le 29 août 1917, l'adjudant BOUVIER Charles-Joseph, matricule 5541, du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 5541, Division.

« Sous-officier énergique, d'une audace et d'une bravoure à toute épreuve, toujours désigné « pour « les missions délicates et périlleuses où il a mis en relief ses qualités militaires. A

donné le plus « *bel exemple de dévouement et de mépris absolu du danger. Déjà blessé en 1914 a reçu trois « nouvelles graves blessures le 20 août 1917 (déjà cité). »* »

Le 18 octobre 1917, le cavalier de 1^{re} classe de réserve KIEFFER Camille-Albert, matricule 1831, 3^e escadron du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 5823, Division.

« *Cavalier audacieux, au front depuis le début de la campagne, toujours volontaire pour les « missions périlleuses. Blessé grièvement le 5 juillet 1917, en faisant son devoir. Amputation de « la jambe gauche. »* »

Le 7 février 1918, le cavalier de 2^e classe CROUZET Antoine-Guillaume, matricule 2283, du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 6354, Division.

« *Très bon cavalier, animé d'un vif sentiment du devoir, ayant donné en toutes circonstances, « l'exemple des meilleures qualités militaires. A été grièvement blessé le 29 juin 1915, à « Neuville-Saint-Vaast, dans la tranchée de première ligne. Énucléation de l'œil droit. »* »

Le 25 octobre 1918, le maréchal-des-logis DROZ Paul-Flavien, matricule 02301, du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 10.384, Division.

« *Faisant partie d'une reconnaissance chargée de reprendre le contact de l'ennemi, a fait preuve « d'énergie et de courage. A intelligemment secondé son chef de peloton et a contribué à « entraîner une charge en fourrageurs sous le feu de nombreuses mitrailleuses, jusqu'au « moment où son cheval étant tombé, il est resté évanoui près des lignes ennemies. »* »

Le 25 octobre 1918, le brigadier ARNAUD Benoît, matricule 3625, 4^e escadron du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 10.384, Division.

« *S'est montré très courageux pendant une reconnaissance, exécutant sous le feu de l'ennemi, « les missions les plus périlleuses. Son cheval s'étant abattu et lui-même étant légèrement blessé, « a rejoint son officier également démonté et est parvenu à regagner son peloton en traversant « une rivière à la nage, malgré le tir violent de l'ennemi. »* »

Le 26 décembre 1918, le cavalier de 2^e classe DEMOLY Alphonse-Louis, matricule 1799, du 3^e escadron du 13^e Régiment de Dragons, reçoit la Médaille militaire avec la citation suivante :

Ordre n° 12.566, Division.

« *Excellent cavalier, ayant donné, en toutes circonstances, des preuves d'énergie et de bravoure. « A été grièvement blessé le 5 juillet 1917, à son poste de combat en première ligne. »* »

Citations à l'Armée.

Le 4 mars 1915, M. le lieutenant du BREUIL de SAINT-GERMAIN Jean-Marie-Thomas, est cité à l'ordre de l'armée :

Ordre n° 53 de la 10^e Armée.

« *Officier d'une bravoure éprouvée. A été tué le 22 février 1915 en se portant au secours de « plusieurs de ses cavaliers en patrouille qui venaient d'être tués ou blessés en avant de sa « tranchée. »* »

Le 4 mars 1915, le maréchal des logis POUSSOT Ulysse, est cité à l'ordre de l'armée :

Ordre n° 53 de la 10^e Armée.

« Est resté seul en présence d'une très forte patrouille ennemie aux côtés de son officier tué et ne « se retira que quand il l'eut ramené dans nos lignes avec le concours d'un camarade. »

Le 4 mars 1915, le maréchal des logis MAGNE Jean, est cité à l'ordre de l'armée :

Ordre n° 53 de la 10^e Armée.

« Sous-officier d'un courage remarquable et d'un dévouement absolu. N'a pas hésité à aller « chercher et à rapporter avec un camarade, le corps d'un officier tué sous le feu d'une forte « patrouille ennemie. »

Le 30 août 1916, le maréchal des logis BRELIER François, est cité à l'ordre de l'armée :

« Conduit dans les lignes allemandes avec une audace remarquable, la reconnaissance dont il « avait le commandement. Malgré de grandes difficultés, a pu accomplir sa mission en guidant « sa troupe dans les tranchées ennemies et en lui donnant l'exemple du plus bel entrain et d'une « intrépidité au-dessus de tout éloge, tuant plusieurs ennemis. »

Le 30 août 1916 le cavalier de 2^e classe HEDLE-ROBOTH Alphonse, est cité à l'ordre de l'armée :

« Au cours d'une incursion dans les tranchées allemandes, a fait preuve d'un très grand courage « et du plus complet mépris du danger en pénétrant dans des abris profonds où après une lutte « très vive à la grenade, il a avec l'aide d'un camarade, tué tous les occupants. »

Le 31 juillet 1917, le cavalier DICHE Léon-Constant, matricule 2090, du 13^e Régiment de Dragons, est cité à l'ordre de l'armée :

Ordre n° 254 de la 5^e Armée.

« Excellent cavalier ayant donné en toutes circonstances le plus bel exemple d'énergie et de « bravoure. Est tombé, le 27 octobre 1915, intoxiqué par les gaz sur sa mitrailleuse qu'il n'a cessé « de servir jusqu'à l'extrême limite de ses forces. »

Le 15 octobre 1918, le trompette LECOMTE Paul-Eugène, du 13^e Régiment de Dragons, est cité à l'ordre de l'armée :

« A fait preuve d'énormément de courage au cours d'une reconnaissance chargée de reprendre le « contact et en particulier pendant l'attaque d'un village où il a entraîné ses camarades par son « exemple. Est allé la nuit rechercher son sous-officier tombé près des lignes ennemies et l'a « ramené. »

Le 15 octobre 1918, le cavalier de 2^e classe CARMAGNOLE Henri-Noël, du 13^e Régiment de dragons, est cité à l'ordre de l'armée :

« Faisant partie d'une reconnaissance a chargé sous un feu violent de mitrailleuses l'ennemi qui se retirait, entraînant ses camarades par son exemple. N'a pas hésité à aller, sous le feu, rechercher le cheval d'un camarade démonté. »

Ordre général n° 462 de la 15^e D I C. en date du 4 mars 1919.

Le général GUÉRIN commandant la 15^e D. I. C., cite à l'ordre de la D. I. C. le 4^e escadron du 13^e Régiment de Dragons.

« Détaché pendant plus d'un an à la 15^e D. I. C. comme escadron divisionnaire, sous les ordres « du capitaine AVENEL, s'est toujours distingué par ses belles qualités militaires, tant dans le « service de liaison que dans celui d'observation. A pris une large part à toutes les opérations de « la Division, en particulier le 13 septembre 1918 a fourni dans la plaine de la

Woëvre, d'utiles et « périlleuses reconnaissances qui ont permis de fixer le contour apparent de l'ennemi battu. »

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Nom	Date décès	Lieu décès
De LATOUR	10 octobre 1914	La Couture.
BRALET	31 août 1914	Nouars (Ardennes).
MOREAU du BREUIL de SAINT-GERMAIN	25 février 1915	Sud-Ouest d'Arras.
PRÉVOST de SAINT-CYR	27 octobre 1915	Secteur des Marquises. Tranchées de Champagne.
De CONDAMO	28 octobre 1915	Thuisy.
DONARD	20 août 1917	Badonvillers.
HENNOCQUE	25 août 1914	Conflans.
DONEAUD	28 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Mourmelon (Hôpital).
JOUBERT	14 mars 1916	Douaumont.
ANSTETT	31 mars 1916	Weez (Marne).
DELTON	19 octobre 1914	West-Rosbaere (Belgique).
FISCHER	29 décembre 1914	Tranchées de Paechendael.
LAFOND	27 octobre 1915	Thuisy.
HEINTZ	27 octobre 1915	Thuisy.
LE MAULT	27 octobre 1915	Thuisy.
ROGGY	28 octobre 1915	Thuisy.
MOIROT	1 février 1916	Tranchées des Marquises.
LENCY-COLTY de BRÉCOURT	1 février 1916	Secteur des Marquises.
MASSELOT	20 août 1917	Badonvillers.
DEMBLANS	20 juillet 1918	Mailly-Raineval.
FAVIER	10 octobre 1918	Thillot (Meuse).
LECLERC	27 avril 1917	Côte 274.
CAHEN	10 octobre 1918	Au cours d'une mission.
GOUBIN	23 septembre 1914	Wouarsoupe (Meuse).
BRETENOUX	30 juin 1915	Tranchée . Neuville-Saint-Vaast.
CONSTANT	20 août 1917	Tranches de Badonvillers.
WEILLER	27 octobre 1915	Thuisy.
THOMAS	27 octobre 1915	Thuisy.
LAMBERT	27 octobre 1915	Thuisy.
POITOUX	27 octobre 1915	Thuisy.
HUFFLING	27 octobre 1915	Thuisy.
BEVALET	17 mai 1918	Jumelles d'Arracourt.
PIQUET	27 octobre 1914	Suite de ses blessures à Amiens.
ARLIN	1 janvier 1915	Hôpital d'Aostoldéron (Belgique).
CHOUANARD	12 mars 1915	Suite de blessures de guerre à Croisilles (Pas-de-Calais).
RICHEPANCE	31 octobre 1915	Suite de blessures à Villers-Marmery.
RING	23 septembre 1914	Wouarsoupe (Meuse).

Nom	Date décès	Lieu décès
CROUZON	11 octobre 1914	La Couture.
SABLIER	28 septembre 1915	Souain (Marne).
BERTHIAUX	27 octobre 1915	Thuisy.
DEVANTON	28 octobre 1915	Thuisy.
PASQUIER	20 août 1917	Badonvillers.
POMMERET	28 juillet 1915	Fleury (Pas-de-Calais).
DESHOSSE	28 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Mourmelon-le-Petit.
LOUDIÈRES	28 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
RIVERT	29 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
ALBRECHT	14 septembre 1918	Décédé hôpital de Bar-le-Duc.
GOUY	23 septembre 1914	Wouarsoupe (Meuse).
MOREY	10 octobre 1914	La Couture.
REVOL	14 octobre 1914	Nord de Pont-Riquet.
PELAT	29 septembre 1915	Fortin de la tranchée des Tentes.
SOLON	30 septembre 1915	Tranchée des Tentes.
VARAMBON	30 septembre 1915	Tranchée des Tentes.
PRADIER	30 septembre 1915	Tranchée des Tentes.
ARNAUD	27 octobre 1915	Tranchée des Tentes.
MIRAN	27 octobre 1915	Thuisy.
ROHAUT	27 octobre 1915	Thuisy.
CAUTREL	27 octobre 1915	Thuisy.
DICHE	27 octobre 1915	Thuisy.
PRUNIÈRE	27 octobre 1915	Thuisy.
HENRY	27 octobre 1915	Thuisy.
VALENTIN	27 octobre 1915	Thuisy.
BEAULIEU	27 octobre 1915	Thuisy.
MERIGEAU	27 octobre 1915	Thuisy.
COSTEDOIT	27 octobre 1915	Thuisy.
MAERON	27 octobre 1915	Thuisy.
POMAREDE	27 octobre 1915	Thuisy.
VIALLET	27 octobre 1915	Thuisy.
BERGERON	27 octobre 1915	Thuisy.
DRION	27 octobre 1915	Thuisy.
JACQUEMARD	27 octobre 1915	Thuisy.
BASTOUL	27 octobre 1915	Thuisy.
CHAUVEAU	2 octobre 1915	Suippe (Marne).
GRELOU	28 octobre 1915	Thuisy.
GREFFIER	28 octobre 1915	Thuisy.
FRADY	28 octobre 1915	Thuisy.
CHAUVARD	28 octobre 1915	Thuisy.
LUGAN	28 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
BILLOT	28 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
MALEZE	28 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
BARTHOMIER	28 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
ROUSSELOT	28 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
DELAGE	28 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
MELET	28 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
LUX	28 octobre 1915	Mourmelon.

Nom	Date décès	Lieu décès
DUPERRON	29 octobre 1915	Mourmelon.
PRIVAT	29 octobre 1915	Mourmelon.
ROMILLAT	29 octobre 1915	Mourmelon.
MOUSSIE	29 octobre 1915	Mourmelon-le-Petit.
BERTIN	2 novembre 1915	Mourmelon-le-Petit.
POULALIER	9 novembre 1915	Intoxication par gaz. — Châlons-sur-Marne.
HOUSSIER	14 janvier 1916	Tranchée de la Source.
DESNEAUX	1 février 1916	Bony (Mrne).
LEBŒUF	17 mars 1916	Bony (Marne).
BARDIN	2 mai 1916	Châlons-sur-Marne.
BONNET	20 mai 1916	Secteur des Marquises.
BRIOCHE	28 juin 1917	Ambulance 4/1674 Secteur 179.
GAGNARD	5 juillet 1917	Ambulance 1/89, secteur 19.
RENARD	5 juillet 1917	Ambulance 1/89, secteur 19.
VENET	5 juillet 1917	Secteur d Ludes.
TASTA	22 novembre 1917	Ambulance 6/21.
NICOLAS	25 janvier 1918	Ambulance, Secteur postal 171.
DUPRIEZ	10 octobre 1918	Thillot (Meuse).
MORISSE	10 octobre 1918	Thillot (Meuse).
LAUGER	29 octobre 1918	Ambulance, Secteur 101.
RENARDET	5 novembre 1918	Ambulance, Secteur 102.
MULLER	5 novembre 1918	Ambulance, Secteur 101.
CHAPUT	30 août 1914	Décédé suite de blessures Hôpital Sainte-Croix à Châlons-sur-Marne.
JARDRY	31 août 1914	Décédé suite de blessures à Badonvillers.
ROLLOT	18 octobre 1914	Décédé à l'hôpital de Béthune.
AUPETIT	23 octobre 1914	Décédé suite de blessures à Ypres.
LETURC	30 avril 1915	Décédé à Saint-Pol (P.-d.-C.).
CHAMPAGNE	9 juin 1915	Décédé suite de blessures à Ternoise (P.-d.-C.).
FOUQUET	28 juin 1915	Décédé à Acq (P.-d.-C.).
GROSJEAN	8 juillet 1915	Décédé suite de blessures à Virevin-Capelle (P.-d.-C.).
LECLÈRE	20 juillet 1915	Décédé suite de blessures à Sains-en-Gohelle (P.-d.-C.).
THÉROINE	29 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
SAUTEREAU	28 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
GIGAULT	28 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
GUY	29 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
MENIGOZ	29 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
VENET	5 juillet 1917	Décédé suite de blessures. Ambulance de Ludes.
PUYAN	20 août 1917	Décédé suite de blessures. Hôpital de Baccarat.
SAFFROY	27 août 1917	Décédé suite de blessures. Hôpital de Baccarat.
PACCAUD	29 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Villers-Marmery.
DAVAL	16 novembre 1915	Décédé suite d'intoxication à Villers-Marmery.
PERCHERON	28 octobre 1915	Décédé suite de blessures à Mourmelon-le-Petit.
DELAINE	6 novembre 1916	Tué accidentellement. — Groupe d'aviation.
GUITHON	16 novembre 1916	Tué par accident.
L'HUILLIER de LAMARGELLE	23 septembre 1916	Décédé suite de ses blessures.
SOUQUE	25 mai 1916	Décédé C. I. de Saacy.

Nom	Date décès	Lieu décès
MONTEUX	18 janvier 1917	Décédé suite de maladie dans ses foyers.
DONON	25 mai 1916	Décédé suite de blessures à Boumy (Marne).
MAURY	16 septembre 1917	Hôpital d'Épernay.
SACERDOTTE	18 juin 1918	Décédé suite d'une chute d'avion. Hôpital de Toulouse.
ROGEREAU	9 août 1918	Décédé suite d'une chute d'avion.
CABAUD	30 septembre 1918	Décédé suite de maladie à l'hôpital. Paris.
AUDHUY	5 novembre 1918	Décédé suite de blessures. Hôpital de Caen.
CHERPITEL	22 mars 1915	Décédé hôpital temporaire de Montauban.
ROBERT	24 décembre 1914	Décédé hôpital de Fontainebleau.
JANICOT	10 novembre 1915	Décédé suite de blessures à Saint-Memmie (Marne).
HUSSONNOIS	11 janvier 1917	Décédé suite de maladie. Station sanitaire de la Chapelle-Saint-Mesmin.
DELAMMACKER	13 janvier 1917	Décédé suite de maladie. — Hôpital de Beauvais.
LETURCQ	23 septembre 1914	Décédé hôpital mixte de Montauban.
VAUTHIER	30 août 1915	Décédé hôpital Fontainebleau.
PRUNET	3 septembre 1915	Décédé hôpital Montauban.
VERNIOT	18 septembre 1915	Décédé suite de blessures. Hôpital de Montauban.
BRIVET	19 septembre 1915	Décédé à Bourg-la-Reine (hôpital).
BOUTOILLE	27 octobre 1915	Décédé ambulance du 9e C. A.
LEPICARD	10 janvier 1916	Décédé suite de maladie. Hôpital de Montauban.
GUEUGNON	5 mars 1916	Décédé suite de maladie. Hôpital de Montauban.
TIRANT	11 mars 1916	Décédé suite de maladie. Hospice de Montauban.
CHEMINADE	27 juin 1916	Décédé suite de maladie. Hôpital de Bordeaux.
BULIT	12 août 1916	Décédé suite de maladie. Hôpital de Talence (Gironde).
LOUDET	29 août 1916	Décédé hôpital de Trompeloup (Gironde).
BOESCH	15 février 1917	Décédé suite de maladie. Hôpital Loudun (Vienne).
FUREY	29 mars 1917	Décédé suite de maladie. Hôpital de Fontainebleau.
RENOUARD	27 avril 1917	Décédé dans ses foyers à Saint-Loumel (C.-d.-N.).
SANCHEZ-DOMINGO	11 mai 1917	Décédé lors du torpillage du Medjerda.
MARCHET	5 juillet 1917	Maladie contractée en service. Hôpital de Verneuil-sur-Avre.
HOGUIN	26 février 1919	Décédé suite de maladie. — Hôpital de Melun (S.-et-M.)
VIGNES	13 décembre 1918	Décédé à son domicile à Moncourt.
DEBORDE	14 novembre 1918	Décédé suite de maladie. Hospice de Caen.
MAURAGE	16 octobre 1918	Décédé hôpital de Nogent-sur-Seine.
FLEUREAU	14 octobre 1916	Décédé suite de maladie. Hôpital de Nogent-sur-Seine.
DELESPIERRE	11 octobre 1918	Décédé suite de maladie. Hôpital de Nogent-sur-Seine.
LAMY	10 octobre 1918	Décédé suite de maladie. Hôpital de Troyes.
RIEUCAN	13 septembre 1918	Décédé chez ses parents à Selrazac.
ANCELIN	26 juillet 1918	Décédé en permission à La Faye.
LOYSEAU	6 octobre 1917	Décédé Popincourt Paris.
PUYAN	20 août 1917	Décédé suite de blessures à l'hôpital de Baccarat.
DILOLOT	18 avril 1918	Décédé hôpital central de Bar-le-Duc.
JARRIGE	9 avril 1919	Noyé accidentellement à Oberspay (Pays Rhénan).
AUCLAIR	7 mai 1919	Décédé suite de maladie. Hôpital Château-Thierry.
LAVROCHE	6 octobre 1918	Décédé de maladie contractée en service. Hôpital Vadincourt (Meuse).

Nom	Date décès	Lieu décès
MAUDOT	15 octobre 1918	Décédé accidentellement à Étapes (P.-d.-C.).

~ Mémoire des Hommes [🔗](#)

~ JMO 26N 880/2

~ Journées des 27 octobre au 1^{er} novembre

~ **27 octobre**

~ Les éléments qui ne sont pas de service aux tranchées promènent les chevaux. L'instruction à pied a lieu de 12 heures à 13h 15.

~ Dans la nuit de 26 au 27, les éléments aux tranchées sont avertis que l'ennemi va faire usage des gaz asphyxiants. Toutes les mesures de protection sont ordonnées ; mise des masques et tampons, allumage de feux etc. le renseignement ne se confirme pas, les hommes qui ne sont pas de services, sont alors autorisés à se coucher ; ce n'est que dans la matinée qu'une nappe de gaz arrive sur les tranchées et les abris ; de nombreux officiers et hommes de troupe sont intoxiqués ; de nombreux cas d'asphyxie complète se produisent ; on a à déplorer des morts et des évacuations en grande quantité.

~ **28 octobre**

~ Aucune confirmation des morts et évacuations annoncées ne peut être obtenue.

~ **29 octobre**

~ Le corps est prévenu officiellement du décès de : M.M. de Candamo et de St-Cyr, des cavaliers Loudière, Anselme, mitrailleur Gigot, Marcel du 2^e escadron ; Theroine, Marcel, mitrailleur, Guy Noël, Georges du 2^e escadron ; Ménigoz, Henri du 1^{er} escadron.

~ Dans la soirée, une communication téléphonique fait connaître que l'enterrement des Lts de S-Cyr et Candamo et de 16 cavaliers du régiment aura lieu le 30 octobre à 14 h à Villers-Marmery et qu'une automobile de la D.C. viendra prendre le colonel et deux officiers à 12h 30 pour assister à ces obsèques.

~ **30 octobre**

~ A 10 heures, un message téléphonique de l'ambulance 9/11 fait part du décès des cavaliers Rivert Albert du 1^{er} escadron et Pacault Jacques du 1^{er} escadron décédés le 29 (intoxication causée par les gaz asphyxiants).

~ A 21 heures arrive la liste suivante d'hommes décédés : Sautereau Marcel, 2^e escadron ; Roggy Léon maréchal des logis, 1^{er} escadron, Grelon Fernand, Greffier Louis, Devantour Gustave, Rohant Léon, Frady Marcel, **Miran Irénée**, Chauvard Jean.

~ **31 octobre**

~ Nouvelle liste de décès provoqués par les gaz : 1^{er} escadron : Weiller brigadier, Valentin, Lambert 2^e escadron ; Henry, Prunière, Lafond, Maréchal des logis Merigeau, Poitoux brigadier 2^e escadron ; Richepanse, Raymond brigadier ; Heintz maréchal des logis mitrailleur ; Le Mault maréchal des logis, Thomas et Hinfling brigadiers du 2^e : Dich 2^e cl.

mitrailleur, Maeron du 2^e, Bartoul du 2^e, Drion, Bertier, Costedoit, Pomarède du 2^e, Bergeron du 1^{er}, Beaulieu du 1^{er}, Canterel du 2^e, Viallet du 2^e.

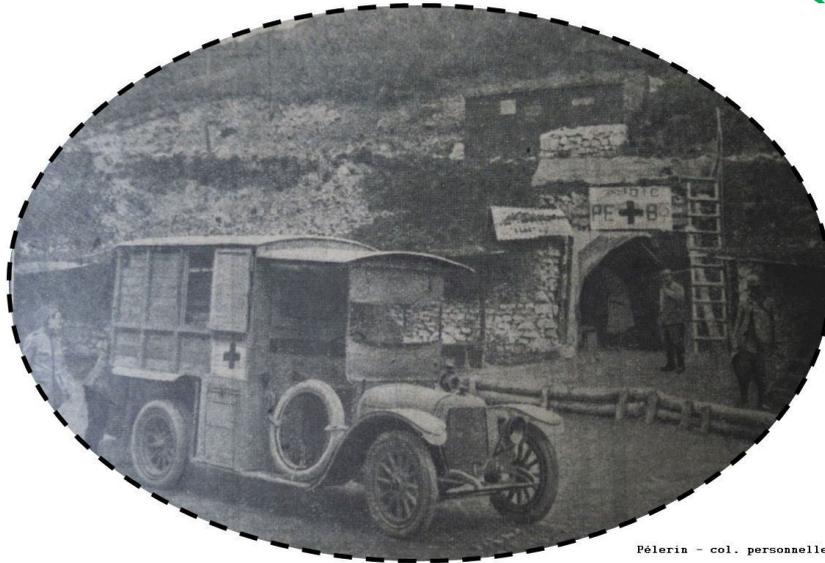
En outre les sous lieutenants Doneaux du 2^e et Malleron du 1^{er} sont signalés évacués.

Le total des décès connus à la date du 1^{er} novembre par suite de l'attaque du 27 : 2 officiers et 31 hommes.

Evacués : officiers : 2

Troupe 90

Total des pertes pour les escadrons à cheval : 125



Pélerin - col. personne



La Guerre Illustrée - col. personne

wikipedia [↗](#)

GAZ DE COMBAT DE LA PREMIERE GUERRE MONDIALE



Domaine public, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=748407>

Une attaque chimique utilisant des conteneurs cylindriques pendant la Première Guerre mondiale.

Les **gaz de combat de la Première Guerre mondiale** regroupaient une vaste gamme de composés toxiques allant du gaz lacrymogène relativement bénin aux mortels phosgène et bertholite en passant par le gaz moutarde.

Cette guerre chimique est un composant majeur de la première guerre totale.

La capacité meurtrière de ces gaz était cependant limitée ; seuls 4 % des morts ont été causées par les gaz.

Contrairement à la plupart des autres armes, il était possible de développer des contre-mesures efficaces à ces gaz ce qui mena les deux camps à se livrer une course acharnée pour créer de nouveaux composés.

HISTOIRE DES GAZ DE COMBAT

DURANT LA PREMIERE GUERRE MONDIALE

1914 : gaz lacrymogènes

L'utilisation de substances chimiques dans le but de rendre intenable une position fortifiée, fut envisagée avant la Première Guerre mondiale. En France, dès 1905, une commission secrète fut formée pour déterminer les substances qui pouvaient avoir un intérêt militaire.

De nombreuses substances furent testées et un produit lacrymogène, le bromacétate d'éthyle, fut retenu et chargé dans différents projectiles. Le pouvoir suffocant de ce produit neutralisant, véritablement toxique, est deux fois plus élevé que celui du chlore.

Durant la Première Guerre mondiale, les Français furent les premiers à utiliser des grenades chargées de gaz lacrymogène (bromacétate d'éthyle) en août 1914. Les stocks furent rapidement utilisés et l'armée française lança une nouvelle commande en novembre. Après plusieurs mois d'utilisation, cette substance fut remplacée par de la chloracétone, un produit encore plus toxique, et un deuxième type de grenade suffocante apparut en avril 1915.

En octobre 1914, les troupes allemandes utilisèrent des obus à fragmentation remplis d'agents irritants contre les positions britanniques à Neuve-Chapelle.

Là encore, la faible concentration n'eut pas beaucoup d'influence sur le cours de la bataille. Aucun des belligérants ne considérait qu'utiliser des gaz lacrymogènes était en contradiction avec les conventions de La Haye de 1899 et 1907 qui interdisaient l'utilisation de projectiles contenant des gaz asphyxiants ou toxiques.

1915 : utilisation à grande échelle des gaz mortels

L'Allemagne fut la première à lancer une attaque chimique de grande échelle lorsque le 31 janvier 1915 sur le front de l'Est, 18 000 obus contenant du gaz lacrymogène furent tirés sur les positions de l'armée impériale russe le long de la Rawka à l'ouest de Varsovie lors de la bataille de Bolimov. Cependant, le froid intense bloqua l'action du gaz et les russes ne remarquèrent pas sa présence.

Le premier agent mortel employé par les militaires allemands fut le chlore.

Les compagnies chimiques allemandes BASF, Hoechst et Bayer (qui s'associeront pour former le conglomérat IG Farben en 1925) utilisaient déjà le chlore en tant que sous-produit de la fabrication de teinture. En coopération avec Fritz Haber du Kaiser Wilhelm Institute de Berlin, ils développèrent des méthodes pour répandre le chlore dans les tranchées adverses.

D'après une lettre du major Karl von Zingler, la première attaque au gaz chloré aurait eu lieu le 2 janvier 1915 :

« Sur les autres théâtres militaires, cela ne va pas mieux et il a été dit que notre chlore était très efficace. 140 officiers britanniques ont été tués. C'est une arme horrible... »

Le 22 avril 1915, l'armée allemande disposait de 168 tonnes de chlore déployés dans 5 730 bonbonnes en face de Langemark-Poelkapelle, au nord d'Ypres. À 17:00, dans une légère brise d'est, le gaz fut libéré formant un nuage gris-vert qui dérivait vers les tranchées tenues par les troupes coloniales françaises de Martinique.

Celles-ci paniquèrent et s'enfuirent créant un vide de 7 km dans les lignes alliées. Cependant, les troupes allemandes se méfiaient du gaz et manquant de renforts, ne purent exploiter cette brèche avant que les troupes canadiennes et françaises ne se redéployent hâtivement.

Les gouvernements de l'Entente se plaignirent que cela était une violation flagrante des lois internationales. L'Allemagne répondit que ces traités interdisaient seulement les obus chimiques, pas les conteneurs de gaz.

Dans ce qui devint la deuxième bataille d'Ypres, les Allemands utilisèrent les gaz trois autres fois contre la 1^{re} Division canadienne, Le *British Official History* fait état qu'à la colline 60 :

« 90 hommes moururent du gaz dans la tranchée avant qu'ils n'aient pu atteindre une station médicale ; Sur les 207 qui furent amenés à la station la plus proche, 46 moururent presque immédiatement et 12 après de longues souffrances. »

Le chlore est un puissant agent irritant qui peut infliger des dégâts aux yeux, au nez, à la gorge et aux poumons. À hautes concentrations, il peut causer la mort parasphyxie.

Sur le front de l'Est, lors d'une attaque chimique près de Varsovie, les pertes de l'armée russe s'élevèrent à 9 000 dont 1 000 morts. En réaction, une commission militaire fut organisée pour étudier l'envoi de gaz dans des obus.

Efficacité et contre-mesures

Il devint rapidement évident que les hommes qui restaient sur place souffraient moins que ceux qui s'enfuyaient, car tout mouvement aggrave les effets du gaz. De même, le gaz étant souvent plus dense que l'air, les hommes se tenant debout sur les parapets étaient moins touchés que ceux qui s'allongeaient au fond de la tranchée.

Le chlore fut également une arme moins efficace que ne l'avaient espéré les Allemands, en particulier lorsque de simples contre-mesures furent mises en place. Le gaz produisait un nuage verdâtre clairement visible tout en ayant une forte odeur le rendant facilement décelable. Il était soluble dans l'eau donc un simple tissu humide réduisait les effets du gaz. Il fut découvert que ce tissu était encore plus efficace lorsqu'il était imbibé d'urine car l'urée réagissait avec le chlore pour former des produits moins volatils donc moins agressifs pour les muqueuses.

Le chlore nécessite une concentration de 1 000 ppm pour être fatale, détruisant les tissus pulmonaires, principalement en formant de l'acide chlorhydrique à partir de l'eau contenue dans les poumons ($2\text{Cl}_2 + 2\text{H}_2\text{O} \rightarrow 4\text{HCl} + \text{O}_2$). Malgré ses limitations, le chlore était une arme psychologique ; La vue du nuage de gaz était une source continue d'effroi pour l'infanterie.

Les contre-mesures furent rapidement introduites pour lutter contre le chlore. Les Allemands équipèrent leurs unités avec des petits tampons de coton et des bouteilles d'une solution de bicarbonate de sodium pour imbiber les tampons. Immédiatement après l'utilisation de chlore par les Allemands, des instructions furent transmises à destination des troupes alliées pour placer les mouchoirs ou les vêtements sur la bouche. De simples tampons similaires à ceux utilisés par les Allemands furent rapidement proposés par le lieutenant-colonel N.C. Ferguson de la 28^e division britannique. Ces tampons ne furent pas distribués en temps et en ordre et les unités du front commencèrent à construire des tampons artisanaux à base de mousseline, de flanelle et de gaze. Des tampons respiratoires furent envoyés avec les rations aux troupes britanniques au front dès le 24 avril.

En Grande-Bretagne, le *Daily Mail* encouragea les femmes à fabriquer des tampons en coton et en moins d'un mois, une grande variété de tampons étaient disponibles ainsi que des lunettes pour protéger les yeux. Malheureusement, le design des tampons du *Daily Mail* se révélait inutile lorsqu'il était sec et empêchait de respirer lorsqu'il était humide. Dès le 6 juillet 1915, l'ensemble de l'armée britannique était équipée du très efficace hypo helmet conçu par le major Cluny MacPherson du Royal Newfoundland Regiment qui se composait d'un sac de flanelle équipée d'une visière en celluloïd qui recouvrait entièrement la tête. Les deux camps se livrèrent à une guerre acharnée pour développer de nouveaux composés toxiques avant que des mesures de protection ne soient disponibles.

Les attaques britanniques

Les Britanniques furent outrés de l'utilisation par l'Allemagne de gaz de combat mais répondirent en développant leurs propres capacités offensives. Le commandant du II^e Corps britannique, le Lt-Gen Ferguson déclara officiellement à propos du gaz :



Par Photo taken by a soldier of the London Rifle Brigade (1/5th Battalion, The London Regiment) — This is photograph HU 63277B from the collections of the Imperial War Museums (collection no. 9306-11), Domaine public, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=590269>

Infanterie britannique avançant à travers les gaz à la Loos le 25 septembre 1915

« C'est une forme de guerre lâche qui ne se recommande ni à moi ni autres soldats britanniques... Nous ne pourrions pas gagner cette guerre à moins que nous ne tuions ou neutralisons plus de soldats ennemis qu'ils ne le font de nous, et si pour cela, nous devons copier l'ennemi dans le choix des armes, nous ne devons pas refuser de le faire. »

La première utilisation de gaz par les Britanniques eut lieu lors de la bataille de Loos le 25 septembre 1915, mais ce fut un désastre. Le chlore, nom de code « Étoile rouge », fut l'agent utilisé (140 tonnes stockées dans 5 100 bonbonnes). Cependant, à cette occasion le vent se révéla capricieux et le gaz stagna dans le no man's land voire reflua dans les tranchées britanniques. Cette débâcle fut aggravée par le fait que tous les bonbonnes ne purent être ouvertes car de mauvais jeux de clés avaient été envoyés. Des tirs de représailles allemands touchèrent les bonbonnes non utilisés libérant encore plus de gaz sur les lignes britanniques.

1915 : des gaz de plus en plus meurtriers

Les défauts du chlore furent surmontés avec l'introduction du phosgène, qui fut inventé par un groupe de Français menés par Victor Grignard et utilisé pour la première fois en 1915. Incolore et possédant une odeur semblable au « foin moisi », il était difficilement décelable ce qui faisait de lui une arme plus efficace. Bien qu'il fût parfois utilisé seul, il était plus souvent associé à un volume égal de chlore qui aidait le phosgène plus dense à se répandre.

Les Alliés appelèrent cette combinaison « Étoile blanche » d'après le marquage peint sur les fûts contenant le mélange.

Le phosgène était un puissant agent, plus mortel que le chlore. Son principal inconvénient était que les symptômes ne se développaient qu'après 24 heures. Cela signifiait que les victimes restaient capables de combattre pendant une courte durée. Cela signifiait également que des soldats apparemment en forme seraient neutralisés dans les jours suivants.

Lors de la première utilisation du mélange chlore/phosgène par les Allemands contre les troupes britanniques près d'Ypres le 19 décembre 1915, 88 tonnes de gaz furent utilisées causant 1 069 pertes dont 69 morts.

Le masque à gaz P britannique déployé à ce moment, imprégné de phénol fut moyennement efficace contre le phosgène. Le masque à gaz PH (en) imprégné de méthénamine pour améliorer la protection contre le phosgène fut disponible à partir de janvier 1916.

Environ 36 600 tonnes de phosgène furent produites au cours de la guerre sur un total de 190 000 tonnes d'armes chimiques, faisant de lui le second composé le plus produit après le chlore (93 800 tonnes) :

- Allemagne : 18 100 tonnes
- France : 15 700 tonnes
- Royaume-Uni : 1 400 tonnes (il utilisa également les stocks français)
- États-Unis : 1 400 tonnes (ils utilisèrent également les stocks français)

Bien que le phosgène soit moins connu que le gaz moutarde, il fut responsable de 85 % des tués par arme chimique au cours de la Première Guerre mondiale.



Chien portant un masque à gaz

En 1914-18, des chiens étaient utilisés comme mascotte, comme animal de trait, pour transporter des plis, ou par les services sanitaires pour signaler les blessés. Comme les chevaux, on a tenté de les protéger par des masques, quand ils ne servaient pas de cobayes (cf. témoignage ci-dessous).



L'ypérite attaque prioritairement les muqueuses humides (poumons, lèvres), la peau moite et les yeux, rendant les victimes aveugles, ce qui complique encore leur prise en charge et les soins. (*Gassed*, par John Singer Sargent, 1918, huile sur toile, 231 x 611 cm.)

- Extrait d'une lettre du 11 juin 1917 du soldat Raymond Lefebvre à sa femme (graphie respectée) :

« A 4h. corvée de chiens. C'est ainsi que l'on nomme la corvée qui consiste à mener au champ de tir des chiens pour les asphyxier à obus asphyxiants. Donc à 4h. nous 17 types allons au chenil chercher 34 chiens (2 chiens chacun). Il y en avait 3 de très chics surtout un épagneul. Nous les conduisons en voiture au champ de tir.

Là nous les attachons dans deux tranchées distantes de 20 m. après le repérage et le réglage par quelques coups. Les chiens prêts, une dizaine de camions automobiles et des autos arrivent chargés d'officiers depuis les généraux jusqu'au sous-lieutenant. Lorsque tout le monde s'en est allé à 50 et 20 m. en hauteur, les tirs commencent. Alors les 75 commencent des coups secs. On en tire environ 100.

Tous les chiens ne sont pas morts en partie. Encore une vingtaine d'aboiements. C'est alors que les 155 se mettent à tirer. Un long sifflement puis un fort éclatement. Après 55 obus tirés, les tirs sont finis et n'étant pas très loin j'arrive un des premiers. Ils y avaient 5 survivants et 2 qui avaient réussis à se sauver pendant le tir.[...] Ce qui était épatant c'est que les généraux jusqu'au sous-lieutenant nous adressaient la parole comme je te parle. Les gaz ont une forte odeur de Kirsch. »

La France produit 7000 obus à Ypérite par mois en 1917 et 88000 obus par mois en 1918.

[wikipedia](#)

1917 : LE GAZ MOUTARDE

Le gaz le plus connu et peut-être le plus efficace de la Première Guerre mondiale fut le gaz moutarde, un agent vésicant, introduit par l'Allemagne en juillet 1917 juste avant la bataille de Passchendaele.

Les Allemands identifiaient les fûts de gaz moutarde par la couleur jaune et les fûts de phosgène et de chlore étaient marqués de vert, ils nommèrent donc le nouveau gaz, « croix jaune ». Les Français l'appelèrent *ypérite* (d'après la ville d'Ypres)²⁷.

Le gaz moutarde n'était pas un agent réellement mortel (bien qu'à hautes doses, il le soit) mais était utilisé pour harceler et handicaper l'ennemi tout en polluant le champ de bataille. Le gaz moutarde étant plus lourd que l'air, il stagnait au niveau du sol comme un liquide huileux de couleur jaunâtre. Une fois dans le sol, il restait actif pendant des jours, des semaines voire des mois selon les conditions météorologiques²⁸.

La peau des victimes du gaz moutarde se couvrait de cloques, leurs yeux étaient très irrités et elles commençaient à vomir. Le gaz causait des hémorragies externes et internes et détruisait les tissus pulmonaires. Cela causait des douleurs abominables aux soldats qui se noyaient

littéralement du fait des liquides présents dans les bronches. Les patients mettaient généralement quatre à cinq semaines pour mourir²⁹.

Une infirmière Vera Brittain, écrivit : « *Je souhaite que les personnes qui parlent de continuer cette guerre quel qu'en soit le prix puissent voir les soldats souffrant du gaz moutarde. De larges cloques jaunâtres, des yeux fermés aux paupières collantes et collées ensemble, se battant pour chaque bouffée d'air, murmurant que leur gorge se fermait et qu'ils savaient qu'ils allaient étouffer.* »^{30,31}

Les gaz ne reproduisirent jamais l'impact obtenu par les Allemands lors de l'affrontement du 22 avril 1915 ; Cependant, ils devinrent une arme standard qui, combinée à l'artillerie conventionnelle, fut utilisée jusqu'à la fin de la guerre. L'Allemagne utilisa également les gaz contre la Russie et le manque de contre-mesures efficace provoqua la mort de 56 000 Russes, tandis que les Britanniques les expérimentèrent en Palestine lors de la seconde bataille de Gaza^{32,33}.

L'armée britannique considéra que l'utilisation des gaz était nécessaire et mena plus d'attaques chimiques que l'Allemagne en 1917 et 1918. L'Allemagne devint de plus en plus incapable de suivre le rythme de production imposé par les Alliés. L'entrée en guerre des États-Unis aggrava encore plus cette difficulté³⁴. D'autant plus que les vents dominants du Front de l'Ouest venaient de l'ouest d'où des conditions plus souvent favorables pour les Alliés.

Vers la fin de la guerre, les États-Unis lancèrent la production à grande échelle d'un gaz vésicant appelé Lewisite pour les offensives de 1919. Le gaz se dégradant rapidement dans un climat humide, il n'est pas certain qu'il aurait eu une grande efficacité³⁵.

*****|*****

Les C

